

Christophe Sermet et ses enfants de l'aube

Une place au soleil



BRUZZ | THÉÂTRE

FR

Christophe Sermet nous avait époustouflé avec son intime et suffoquant *Vania!* adapté de la pièce de Tchekhov et récompensé du Prix de la Critique 2015. Il continue de nous faire voyager à travers le répertoire russe en revisitant *Les Enfants du soleil* de Maxime Gorki. Un huis clos bouillonnant écrit dans la cellule d'une prison russe alors que dehors grondait la révolte. — SOPHIE SOUKIAS • PHOTO : IVAN PUT

THÉÂTRE

Pas de doute, ce sont bien les enfants du soleil qui se rassemblent sur le patio pour prendre la pose avec Christophe Sermet devant l'objectif de notre photographe attiré. « C'est fatigant de s'occuper de tous ces enfants », lance le metteur en scène bruxellois, le sourire aux lèvres. Les filles portent des robes aux couleurs vives, criardes, les garçons arborent de longues barbes qui oscillent entre hipster et hippie. Ça crie, ça rit, ça pleure (lorsqu'un talon haut s'enfonce dans un pied par mégarde). Leur énergie, solaire, est telle, qu'elle semble impossible à canaliser. *Les Enfants du soleil* sont sortis de l'imagination de l'écrivain et dramaturge russe Maxime Gorki il y a plus de cent dix ans, en 1905. Pourtant, ils n'ont jamais semblé aussi proches de nous. 1862. L'épidémie de choléra est aux portes de la ville. Retranchés dans une grande maison, des hommes et des femmes issus de l'élite privilégiée donnent libre cours à leurs sentiments, à leur imagination et à leurs utopies. Ils ne semblent pas se rendre compte qu'ils sont, en réalité, coupés du monde extérieur. Et si cette épidémie, c'était la révolution en marche?

Qui sont, au fond, ces enfants du soleil ?

CHRISTOPHE SERMET: Les enfants du soleil ce sont des gens qui, quelque part, sont suffisamment à l'abri matériellement pour ne pas être obligés de devenir des adultes, pour pouvoir continuer à nourrir des utopies, des rêves, s'occuper de choses dites futiles : la recherche sans but, l'art en pure perte parce qu'ils n'ont pas de trop lourdes responsabilités à porter. Ils peuvent faire preuve d'une grande créativité et d'une grande liberté de pensée.

Vous considérez-vous comme un enfant du soleil ?

SERMET: Tout le monde voudrait garder son insouciance et rester un enfant, moi le premier. Mais on est rattrapé par des principes de réalité, le monde dans lequel on vit nous les rappelle. On en vient à se demander ce que cela signifie d'être un artiste, de faire de l'art. Est-ce qu'on apporte vraiment quelque chose au monde ? Est-ce illusoire ? Est-ce que l'art doit servir à quelque chose ?

Contrairement à Gorki, on sait que Tchekhov refusait de porter un jugement sur ses personnages. Et vous ?

SERMET: Non, justement. Ce qui m'intéresse, ce sont les énigmes humaines, quand les personnages sont des mystères pour eux-mêmes. Il est difficile de savoir exactement quel regard Gorki portait sur ses personnages, ces enfants du soleil qui vivent dans une oisiveté très affichée alors qu'on sait que Gorki, lui, était révolutionnaire. Est-ce qu'il leur reproche cela ? En même temps, on sent une grande tendresse à leur égard et un sens de l'observation très pointu de leurs rapports amoureux.

« Tout le monde voudrait garder son insouciance et rester un enfant, moi le premier »

Toutes ces questions sont traitées par le biais de la comédie.

SERMET: J'aime qu'il s'agisse d'une comédie, d'une satire sociale, avec tous les mécanismes qui l'accompagnent. Et qu'au milieu de cette légèreté, apparaissent tout à coup de grandes trouées métaphysiques, des questions politiques. À l'aube de la révolution, on se demande comment faire pour rendre le monde meilleur. À l'époque, la société était encore gorgée d'utopie et d'humanisme, on ne soupçonnait pas les dérives du léninisme et du stalinisme. Mettre en scène cette pièce aujourd'hui permet de questionner ces utopies pour voir ce qu'il en reste. C'est frappant de voir à quel point les dialogues résonnent avec notre époque.

Des décideurs coupés des réalités sociales, des penseurs incapables d'anticiper une crise. C'est criant d'actualité ?

SERMET: Tout à fait. Il suffit de regarder les élections en France. Beaucoup de gens n'ont pas le sentiment d'être compris et sont prêts à voter pour les extrêmes pour que ça change. Et puis il y a cette forme d'aveuglement de la part de la classe moyenne plutôt de gauche et gorgée de pensée humaniste. Nous les artistes en faisons partie. La pièce de Gorki posait déjà toutes ces questions : que peuvent l'art et la connaissance face à la violence et la brutalité ?

La pièce se déroule autour d'une longue table à manger. Qu'est-ce qui a guidé ce choix de mise en scène ?

SERMET: La mise en scène est devenue concrète quand je me suis mis à imaginer que la pièce se passait autour d'une table à manger. Cette espèce de grande surface qui est un peu l'endroit où l'on met tout à plat, où on expose les utopies, où on dissèque la vie. Les personnages se retranchent autour de la grande table parce que dehors il y a une épidémie de choléra qui est aussi la révolution qui s'annonce. La table devient leur lieu de confort et d'enfermement. Il y a aussi cette expression en politique

tabula rasa : renverser la table pour repartir à zéro.

Comment fait-on pour canaliser l'énergie de dix acteurs ?

SERMET: C'est toute la difficulté. C'est à la fois un plaisir de travailler avec une grande compagnie, ce qui, soit dit en passant, devient de plus en plus difficile. Et puis, il y a la difficulté de doser l'énergie du groupe, de trouver l'équilibre juste entre comédie, drame et tragédie.

Le personnage de Liza, qui souffre de troubles nerveux, détonne. Elle est la seule à pressentir le danger. On dit que la folie s'accompagne d'une clairvoyance supérieure à la moyenne, surtout dans les moments de crise.

SERMET: Liza est la figure tragique, elle semble presque s'être trompée de pièce. Elle a cette espèce de don légèrement surnaturel qui consiste à voir venir le mal de loin. Mais son personnage comporte également quelque chose de très concret. Gorki met dans la bouche de Liza des événements dont il a personnellement été témoin. Il a vu les armées et la police du Tsar réprimer dans le sang la manifestation à laquelle il a participé et qui lui a d'ailleurs valu d'être emprisonné.

Au lieu de vous baser sur les traductions existantes, vous avez préféré faire appel à votre propre traductrice.

SERMET: Oui, parce que j'ai la chance de pouvoir travailler avec Natacha Belova qui est femme de théâtre russe, qui vit à Bruxelles et que je connais depuis longtemps. Cela m'a permis d'orienter dès le début le langage de la pièce pour éviter qu'il n'apparaisse trop daté historiquement ou trop précieux. On a également retouché le texte. Gorki l'a écrit quand il était en prison, en huit jours dit-on, ce qui lui donne un aspect dispersé. On sent l'urgence de l'écriture. Contrairement à Tchekhov, dont les œuvres sont réglées comme du papier à musique, Gorki se prête à des petits bouleversements. On s'est permis, par exemple, des ajouts comme des extraits des *Bonnes* de Genet ou de *La Cérémonie* de Chabrol.

Y a-t-il une troisième pièce du répertoire russe qui pourrait élargir le diptyque ?

SERMET: J'ai envie de monter tout Tchekhov, comme tout le monde. Ça n'est pas très original... Il y a bien *Les Démons*, de Dostoïevski. ☒

NL Na *Vania!* zet de Brusselse regisseur Christophe Sermet zijn reis door het Russische repertoire verder met *Les enfants du soleil*, een bruisende huis clos van Maksim Gorki uit 1905.

EN After *Vania!*, Brussels-based director Christophe Sermet is continuing his exploration of the Russian repertoire with *Les Enfants du soleil*, an effervescent huis clos by Maxim Gorky written in 1905.